

XYZ. La revue de la nouvelle



Tempête

Nicolas Langelier

Number 51, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Langelier, N. (1997). Tempête. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 48-53.

Tempête

Nicolas Langelier

Je me ronge les ongles, bâille, le front collé contre la fenêtre.

Ces après-midis de novembre comme il y en a trop, gris et assommants, froids, de ce froid qui ne mène à rien sinon aux frissons stériles (on attendra décembre pour le froid qui enveloppe et réchauffe), ces après-midis où l'on n'a d'autre choix que de sécher ses cours et d'appeler son patron pour lui dire qu'on souffre d'une fièvre horrible et tropicale ; pas d'autre choix, parce que ça sent la fin, et qui peut faire quoi que ce soit alors que la mort rôde ?

Dans un intéressant état de confusion créé par le manque de sommeil, j'observe l'hiver qui se masse à l'horizon. Le cerveau au ralenti, les muscles endoloris, les yeux brillants, le teint concassé par un automne cruel, j'ai comme une envie de sauna finlandais.

Mais elle a décidé que c'était la journée parfaite pour *remettre notre relation en question*. J'ai parfois l'impression qu'elle ne comprend rien à rien. Ou qu'elle fait semblant de ne rien comprendre, ce qui revient au même. Elle s'attend à une profession de foi, alors que moi tout ce que j'attends, c'est la première neige.

(Et je la revois, phosphorescente dans la lumière bleutée de la fin des nuits d'été, de légers cernes sous les yeux, ses cheveux décolorés par le soleil, remplie de mystères à l'heure où le corps est traversé de frissons. La fenêtre ouverte laissait entrer des odeurs de gazon coupé et de réglisse rouge. La sueur avait trempé nos corps, ses larmes aussi probablement. Des larmes de soulagement, inexplicables. Nos peaux moites étaient restées soudées longtemps, bien après que les premiers bruits de l'agita-

tion matinale se soient fait entendre. Notre agitation insensée avait laissé des plaques rouges sur son ventre, sa poitrine. Je l'aimais, probablement à cause de l'odeur de vanille dans son cou et des choses qu'il y avait dans ses yeux. Nous avions pris la décision discutable de nous revoir puis, enfin soulagés du poids des mots, avons dormi comme jamais. L'été est comme ça, il vous fait faire des choses que vous regrettez par la suite.)

La pluie froide de la fin de l'automne qui s'abat sur la fenêtre, et les taches de rousseur que le soleil avait fait exploser sur son visage qui maintenant sont presque disparues.

— Parle... Dis quelque chose...

— Quelque chose.

C'est puéril, mais ça fait du bien.

Je souffle dans la fenêtre et trace des cœurs dans la buée, m'appliquant à ce qu'ils soient le plus parfaits possible. C'est absurde et sûrement méchant. Mais je ne réalise pas vraiment ce que je fais : j'ai des nuages plein la tête.

Elle est appuyée sur le cadre de porte. Elle sent que la fin est proche. Déjà, elle photographie mentalement la pièce, la fenêtre, la vue sur le port et le fleuve. Probablement que dans sa tête aussi défilent des images floues et mélancoliques, des scènes de juin ou de juillet, toutes en lumière orangée et en ciels bleu profond, quelque chose comme un Portugal perdu dans le temps et les premières gelées.

C'était son anniversaire, hier. Les vingt-trois bougies brillaient faiblement dans l'air humide, c'était triste et lugubre. Nous n'avions rien à nous dire : elle parce que son esprit était monopolisé par des réflexions qui tournaient sûrement autour du thème du temps, celui qui passe et celui qui est perdu-à-cause-de-certaines-personnes-de-notre-entourage-qui-ne-savent-pas-ce-qu'elles-veulent-vraiment ; et moi parce que j'étais trop occupé à boire et à penser à ce qu'elle m'avait fait. Elle a dit qu'elle vieillissait à vue d'œil et qu'il était presque trop tard. Trop tard pour quoi, je n'ai même pas tenté de savoir : elle sort ce genre de phrases expressément pour me rendre fou.

Et maintenant, elle pleure, des larmes lourdes de déception et de nostalgie à l'idée des choses qui ont été et ne seront plus.

(Après-midis de juillet passés dans le parc du Musée des Arts décoratifs, de l'herbe dans les cheveux et un ennui serein dans les yeux, à attendre quelque chose — sans trop savoir quoi, peut-être une reprise de l'économie ou un accès total et gratuit à l'Internet, ou peut-être seulement une averse pour rafraîchir l'air — en mangeant des jujubes et en observant les nuages : *regarde celui-là, il ressemble à Jean Charest!*)

On dirait que le malheur va particulièrement bien aux Irlandaises ; je l'imagine sur une jetée, 1876, pleurant le départ de son frère pour l'Amérique, droite et fière, soutenue par la force mystérieuse de celles qui en ont vu d'autres, depuis des siècles et des siècles, des millions de larmes tendres et celtiques.

Elle est si belle ainsi, si *vraie* pour une fois. La plupart du temps, elle se contente de jouer des rôles, stupéfiants de crédibilité certes, mais des rôles tout de même. Elle aime le drame, et de ma vie elle veut faire une tragédie. Mais ça finit toujours par ressembler plus à un soap écrit sur l'acide qu'à du Shakespeare, et moi j'en ai assez d'y figurer.

La musique en fond sonore incongru et trop fort, de la *house* suédoise dégoulinante et collante comme du fromage fondu, totalement inappropriée. Mais aucun de nous n'a l'énergie pour aller changer de disque.

Le vert de sa robe, le noir de ses cheveux tranchent sur le rouge du mur, ce qui ferait une bonne image pour un vidéoclip, le contour de la lentille enduit de Vaseline. *How trendy*, comme elle dirait, un sourire cynique soulevant le coin de ses lèvres. Je me dis que les années quatre-vingt-dix ne livrent pas du tout la marchandise, ce qui est plutôt obscur comme réflexion. Nouveau bâillement.

Je me tourne vers elle, tente un sourire — qu'elle perçoit probablement comme étant narquois — et reçois en retour un regard qui ne fait rien pour réchauffer l'atmosphère. Elle m'en veut, c'est normal, et ça nous fait au moins une chose en

commun. Cette idée que l'on doit tout pardonner à la personne que l'on aime (ou croit ou essaie ou fait semblant d'aimer, ça n'a apparemment aucune importance), même les choses les plus cruelles et/ou dégueulasses, cette idée, donc, me donne envie de vomir.

Ma culpabilité m'est restée en travers de la gorge. La sienne s'est transformée en amour, allez savoir comment.

Elle joue machinalement avec mon yo-yo, ce qui me fait sourire parce que c'est exactement comme ça que je me suis toujours senti avec elle : un jouet entre ses mains, qu'elle ferait monter et redescendre au-dessus de l'abîme. Au début, je ne m'en formalisais pas trop : il est toujours agréable de se faire utiliser pour quelque temps, ça soulage la conscience. Sauf que la ficelle est devenue de plus en plus longue, les descentes plus pénibles et les montées plus vertigineuses. Et le courage et l'aplomb avec lesquels je tente maintenant de m'arracher d'entre ses mains expertes me surprennent, moi qui me complais d'habitude dans la faiblesse et la lâcheté. Après tout, elle est douloureusement belle et délicieusement tordue, deux caractéristiques qui, alliées, pourraient rendre la séparation pénible.

Une odeur de vanille flotte dans la chambre, comme le fantôme de temps révolus. J'ouvre la fenêtre avant que ma sorcière irlandaise ne m'ensorcèle à nouveau avec ses effluves diaboliques.

Les secondes semblent s'accrocher désespérément à chaque minute. Ma silhouette sur le papier peint, brun sur beige, fleurs sur fleurs. Elle fixe le mur comme un écran où se déroulerait le film de son malheur. Elle me demande ce qui va nous arriver maintenant. Je réponds : l'hiver.

— J'aurais voulu tellement plus...

— J'aurais voulu tellement moins, *honey*.

J'en ai terriblement assez d'être gentil, j'ai hâte qu'elle parte, qu'elle quitte ma vie à tout jamais. Car maintenant il fait plus que noir à l'extérieur, comme un aperçu du joyeux hiver qui s'en vient, vraiment, gothique et humain, rempli de visions et de

rencontres utiles, riche en longues nuits trop courtes qui glacent les joues et réchauffent les cœurs, la très attendue renaissance de l'espoir, la neige qui crisse dans le silence du nouvel an et ces dimanches où il fait bon traîner dans la maison avec Billie Holiday en attendant le crépuscule rose (la buée dans les fenêtres), tout le monde sait ce que c'est, à mille lieues des 35 degrés insupportables de l'été, de sa moiteur, de ses mensonges et de ses absurdes malentendus.

L'hiver est notre seule chance de nous en sortir, et moi je suis là, assis à côté de mon âme, à penser trop fort à la météo.

— Pourquoi ? Je...

— Parce que.

Surtout ne pas alimenter la conversation, qu'elle ne revienne pas sur des sujets mille fois épuisés, que les choses se terminent au p.c.

Visiblement, ça ne fonctionne pas. Un flot ininterrompu d'excuses et de lamentations dans les deux langues officielles, jumelé à des Mississippi de larmes, rivalisant en quantité avec la sueur qui avait recouvert nos corps lors des nuits épaisses et mauves de juillet, il y a de cela comme une éternité. J'évite de regarder ses yeux remplis de larmes : c'est mon point faible et cette fois-ci — je suis bien décidé — elle ne m'aura pas. Je me contente d'observer sa bouche, sans m'attarder aux mots qu'elle débite. On ne me reprendra plus à aimer une fille seulement pour ses lèvres, sa folie et la manière qu'elle a de prononcer certains mots.

J'essaie d'avoir l'air sombre et bouleversé, chose difficile car j'ai dans la tête le calme et la sérénité des nuits de tempête.

— M'écoutes-tu quand je te parle ?

— Je ne fais que ça, Ange de ma vie, Lumière de mes nuits.

— Coudonc, tu me niaises-tu ? De quoi je parlais ?

— Euh... Du calme des nuits de tempête ?

Je ne peux rien faire d'autre que de la regarder stupidement pendant qu'elle tripote sa boucle d'oreille (les tresses défaites, les joues rouges de tristesse et de colère, dans le regard quelque

chose de sombre et glacial). Je m'allume une cigarette. Je fume trop ces temps-ci, elle aussi d'ailleurs. C'est un indice révélateur : quand les partenaires se font mutuellement fumer, c'est qu'il est temps de mettre fin à la relation. Et c'est ce que j'essaie de faire, maladroitement, les yeux rivés sur le ciel beige.

Il se fait tard et j'en ai plus qu'assez de tout cela : nos liens sont maintenus en vie artificiellement.

— C'est novembre, ma belle, il faut qu'on se débranche.

— *What the fuck's that supposed to mean?*

Elle revient toujours à son anglais maternel lorsqu'elle perd le contrôle de la situation. Et qu'elle n'a plus envie de plaire.

Le vent souffle bruyamment en s'engouffrant dans la ruelle. Ça sent l'hiver, enfin quelque chose de sain dans cette journée insensée. La température a chuté. Je vais fermer la fenêtre et ne peux réprimer un sourire.

Il neige.